

PRÉFACE

Une citation de Vesaas, que je traduis et publie depuis trente ans, me hante – et il se trouve qu’elle figure dans le présent recueil, au début du temps III de *Lev vår draum* : « À qui parlons-nous/lorsque nous nous taisons ? (*Kven talar vi med/når vi teier?*) ». On n’entendra rien aux Norvégiens qui, d’ailleurs, connaissent une belle audience en France par les temps qui courent, chose dont il faut absolument se féliciter, si l’on oublie, en bons Français bavards que nous sommes incorrigiblement, que ce sont des introvertis, des taciturnes, des êtres qui ne se livrent que par rencontre et toujours de manière oblique. Leurs insondables regards vous voient sans vous regarder, du moins semble-t-il, et la langue qu’ils parlent, qui chérit le flou sémantique et les formulations à multiples ententes, surtout dans des cas comme celui de Vesaas (1897-1970) qui ne manie pas vraiment le *nynorsk* (néo-norvégien), lequel est un idiome artificiel, mais le ou les dialectes de son cher Telemark, cette langue est propre à nous déconcerter. Au fait, le norvégien connaît un verbe totalement intraduisible en français, *å gruble*, qui convoie les idées de rumination, de pensée, de lente maturation mentale capable de traduire les élans les plus ténus du cœur, de l’imagination et de la méditation. Autant dire que Pierre Grouix et Eva Sauvegrain ont de grands mérites à tenter de restituer en français ce qu’il veut signifier, qui n’est jamais ce que

prétendent les lexiques ou les grammaires, mais précisément ce dialogue intime, profond, tant avec lui-même qu'avec les voix multiples qu'il porte en lui. On sent bien qu'il lutte farouchement contre ces nappes de silence qui l'investissent, qu'il voudrait bien parvenir à exprimer. L'indicible, cet indicible qui, cela va de soi, est l'essentiel pour lui. Véritable poète par conséquent, qui me fait souvent penser à cette phrase d'un autre poète scandinave, suédois en l'occurrence, Pär Lagerkvist : « Ce n'est pas toi qui vis, c'est la vie qui, un instant, est en toi en visite ». Encore urgerait-il de la traduire de manière intelligible, tant à soi-même qu'à autrui !

Car c'est banalité de dire que de multiples voix interpellent Vesaas, auxquelles il s'efforce de faire écho. Celles de la Nature avec majuscule, bien entendu, on n'est pas du Nord pour rien ! Les arbres, les animaux, les oiseaux surtout qu'il a su si bien mettre en scène à travers son Mattis, dans *Les Oiseaux*, celles de l'eau omniprésente là-bas et de la neige, de la glace (relisez *Palais de glace*, en vérité *Le château de glace*) ou tout simplement celles de son passé qui l'obsède et qu'il n'a jamais traduites aussi bien que dans *La barque le soir*. Pour ne citer que des titres particulièrement éloquentes, au demeurant accessibles en français. La leçon de communication essentielle, ou, c'est dire la même chose, de communion qu'il nous propose devrait d'urgence être inculquée à nos actuels abrutis de « psychologie », de publicité, de politique avec monnayage verbal à la clef.

Avec, nous sommes au paradis des contes populaires et des légendes « folkloriques » sans âge, une exacte révérence vis-à-vis de cette âme populaire qui, simultanément, est née du décor nonpareil des fjords et des fjells et de ces garçons et filles qui ne sont jamais plus à leur aise que dans une solitude grandiose. Dans le silence, encore une fois, notez ce chant d'amour : « Toi et moi en total silence ».

Non que le monde extérieur soit absent de cette inspiration, tant s'en faut ! Un réflexe bien luthérien suscite des effusions sur la responsabilité, ou de sombres méditations sur Hiroshima. Mais il y a le feu, qui est capable de tout transfigurer (transfigurer, c'est certainement là l'attitude fondamentale de cet écrivain hanté, relisez *L'incendie*, également accessible en français). Le feu qui n'est pas force externe, le feu qui est en nous, de nous et que, dans un geste bachelardien, nous projetons sur la réalité qui nous cerne. Et puis, prenez garde à la barque, le bateau, le lac qui sont personnages essentiels, ici comme ailleurs dans l'œuvre. Parce qu'ils sont vecteurs, qu'ils peuvent nous mener « au-delà de ce qui se dit » (ou qui est dit) et que c'est là le but ultime que s'est assigné cette inspiration.

Il n'est pas utile de ratiociner ou de disserter longuement sur ce message. Retournons à notre point de départ : la force, la grandeur de T. Vesaas tiennent à ce non-dit, à cette marge où se déploie notre rêve. Et la seule invite à laquelle nous porte la lecture des admirables poèmes ici rassemblés, c'est justement de nous laisser mener, « Prends ma main » : la sollicitation fraternelle ou amoureuse est expressive. Cette approche comme tremblante, inavouée de l'amour, c'est précisément ce que nous voudrions tellement dire lorsque nous nous taisons.

Régis Boyer

Snø og granskog

Tale om heimsleg –
snø og granskog
er heimsleg.

Frå første stund
er det vårt.
Før nokon har fortalt det,
at det *er* snø og granskog,
har det plass i oss –
og sidan er det der
heile heile tida.

Meterdjup fonn
kring mørke tre
– det er for oss!
Innblanda i vår eigen ande.
Heile heile tida,
om ingen ser det,
har vi snø og granskog med.

Ja lia med snøen,
og tre ved tre
så langt ein ser,
kvar vi er
vender vi mot det.

Og har i oss ein lovnad
om å koma heim.
Koma heim,
gå borti der,
bøyge greiner,
– og kjenne så det fer i ein
kva det er å vera der ein høyrer til.

Neige et forêt de sapins

Parler de ce qui est familier –
neige et forêt de sapins
sont familiers.

Dès les premiers instants
ils sont nôtres.
Avant que quelqu'un dise
qu'ils *sont* neige et forêt de sapins,
ils ont leur place en nous –
et il en est ainsi depuis
la nuit des temps, la nuit des temps.

Congère profonde d'un mètre
autour des arbres sombres
– pour nous !
Mêlés à notre propre souffle
depuis la nuit des temps, la nuit des temps.
Personne ne verrait-il cela,
neige et forêt de sapins sont nôtres.

Oui, pente enneigée,
arbre à arbre
à perte de vue ;
où que nous soyons,
nous nous tournons vers eux.

Et en nous la promesse
de rentrer à la maison.
Rentrer à la maison,
aller par là,
plier des branches
– et sentir aux tréfonds de l'âme ce qu'est
l'appartenance à notre vrai lieu.

Heile heile tida,
til det er sløkt
i våre innlandshjarte.

Depuis la nuit des temps, la nuit des temps
jusqu'à l'extinction
de nos cœurs de terres intérieures.

Vise

Vi stod ei natt om våren
framfor eit ore-tre.
Der skar vi inn med kniven
tvo namn i raude ved.

Og seint om sommarkvelden,
i sæterstoga sval,
vi skreiv med kol på veggen
tvo namn og årsens tal.

Når isen la om hausten
på logne Venetjønn,
vi skreiv tvo namn derutpå
med kalde skeisejønn.

Om vintren kom i lunden
ein stein av mørke grjot.
Eit einsleg namn er hoggi der
og lyser Gud imot.

Chanson

Par une nuit de printemps,
nous nous tenions face à un aulne,
à tailler au couteau deux noms
dans le bois rouge.

Et tard un soir d'été,
dans le frais du chalet d'alpage,
à inscrire au charbon sur le mur
deux noms et le chiffre de l'année.

Quand en automne la glace se formait
sur l'étang calme de Vene,
nous y inscrivions deux noms
du fer froid de nos patins.

L'hiver au cimetière,
une pierre obscure fut posée.
Un seul nom y fut taillé.
Brillant vers Dieu.

Ein kveld i Verona

I denne stunda snør det sikkert heime –
der blir det jul som før imellom fjell.
Den helga eg skal ha er ikkje inne,
men rullar mot meg utan stans i kveld.

Perrongen yr av liv den seine timen,
med lamper heng som frukter høgt på strå.
Den gamle byen ligg som gløymd i skuggen,
no er det toget folk står venter på.

Eit tog i natta. Spend eg står og lyer,
som at ei sakte, sakte kalling kom :
Ei gjente kjem ved midnatt til Verona,
– for vi skal halde jul i lag i Rom.

Tvo blanke stålband glader av i mørkret
der ljøs-signala stille lyfter seg.
Kom tog. Kom snart. Eg stirer trylt på skina :
no skjelv ho fint fordi du er på veg.

Un soir à Vérone

À cette heure il doit sûrement neiger dans mon pays –
on doit fêter Noël comme avant entre les montagnes.
Les fêtes que j'aurai ne sont pas encore dans mon cœur
mais roulent sans cesse vers moi ce soir.

Le quai frétille de vie à cette heure tardive, des lampes sont
suspendues comme des fruits perchés haut aux branches.
La vieille ville repose et semble oubliée dans l'ombre.
À présent, c'est le train que les gens attendent.

Un train dans la nuit. J'écoute tendu
comme la venue d'un appel doux, doux :
une fille arrive à minuit à Vérone,
– car nous fêterons Noël ensemble à Rome.

Deux bandes d'acier brillantes scintillent
dans l'obscur, où les signaux se lèvent en silence.
Viens, train. Viens vite. Et envoûté, je fixe le rail.
À présent, il tremble léger : tu arrives.

Hesten

Dagen var heit og lang – no skal han gå.
No er det kveld, og alle ljod er få.
Ei smågjente labbar inn døra naken : Godnatt til far!
Ho smeller ein kyss, og går til sitt svale putevar.

Han går ikkje sjølv. Stilnar til. Ved eit rotet bord.
Papir og bøker. Skrivne og prenta ord.
Gjentekysse på kinnet var varm og rund,
men gløymest likevel bort i same stund.

No er det arbeid. Og tida får gå som ho vil.
Omsider han ser mot ruta – og rykker til :
Ute er mørkt. Då kan en arbeide best.
– Men no ligg det inn på ruta eit andlet : Ein hest !

Eit veldig hestandlet. Grått som leir.
Med svarte djupe auge. Ein ser ikkje meir.
Og ikkje ei rørsle i det. Men heile ruta dekt.
– Ein faren, underleg tidbolc blir oppatt vekt.

Han stirer på synet. Ja! hesten *er* grå.
Mange slitsame dagar såg denna attende på
då han vart skoten bak gjerdet. Med krøkte kne
låg han velt der i kleggsurr. Far stod gripen attved.

Kring denna gråe hesten var allting arbeid og onn.
Vognrammel, solsteik, høylukt, regn, vassing i fonn.
Taumen fila den unge handa. Ho lære fekk
i alle årstider det å styre ein hest som gjekk og gjekk.

Le cheval

Le jour était long et chaud – maintenant, il va passer.
À présent, c'est le soir, et rares sont les bruits.
Une fillette nue entre à pas pressés : bonne nuit, Papa !
Un baiser claque, puis elle retourne à la fraîcheur de l'oreiller.

Lui reste là. S'arrête. Près d'une table en désordre.
Papiers et livres. Mots écrits, mots imprimés.
Le baiser de sa fille était chaud et rond
mais pourtant aussitôt oublié.

Au travail maintenant. Le temps n'a plus qu'à passer à sa guise.
À la fin il regarde vers la vitre – un frisson le parcourt.
Dehors, la nuit. L'heure du meilleur travail.
– Mais là, tout contre la vitre, une figure : un cheval !

Un puissant visage de cheval. Gris glaise.
Les yeux d'un noir profond. Rien d'autre à voir.
Pas un mouvement de visage. Mais toute la vitre en est couverte.
– Une étrange époque passée se réveille.

Il fixe cette vision. Oui ! Le cheval *est* gris
Il se souvient des nombreux jours fatigants lorsqu'il fut abattu
derrière la clôture. Les genoux pliés, il s'était couché sur le côté
dans le bourdonnement des taons. À côté, Père était ému.

Autour de ce cheval gris, tout n'était que labeur et moisson. Vacarme
des carrioles. Soleil de feu, odeur de foin, pluie, marche dans la congère.
Les rênes scièrent la jeune main. En toutes saisons, elles durent
apprendre à diriger un cheval allant sans cesse.

– Og no er han komen på ruta. Og kallar fram
alt som var rikt og enkelt, i trollande ham.
Å nei, det er ikkje for moro. Ikkje kjem han med fred.
Spursmålet står inn strengt og stumt : Kva driv du med?

Kva gjer du ved detta bordet? Er du klar
til møte som barn som før, med alt du har?
Det skjer gjennom ord og papir. Dei trenger inn
til det som det gjeld om bakom : heilt sinn.

Kva kan han svara? Det er som allting lyer.
Han ser mot det mørke auga, og angst sigler som skyer.
Det er hans eiga store og dyre barneverd
som no har møtt opp med hesten og går han nær.

Då møter frå verda no det reinaste : Far, godnatt!
Og trykket av lepper på kinnnet synest å vera der att.
Velsigna den som strålar ut kraft frå si pute
Hesten får stå der han står med spursmål ute.